

éprouva une grande faiblesse dans tout son corps.

– Oh, je me sens mal, gémit-il.

Les oiseaux du ciel et les fleurs des champs murmuraient : « Mais qu'est-ce que cette eau aux pieds de Monsieur Cristal? » car une flaque d'eau s'était formée tout autour de lui. En l'espace d'une nuit le cristal s'était transformé en un simple morceau de glace.

– Ah oui, je comprends, balbutia Maître Soleil, tout triste de ce qu'il voyait, et il se retira doucement de son ami afin que sa présence ne fonde entièrement Monsieur Cristal, qui n'en était plus un!



L'orgueil de vouloir être comme Maître Soleil était entré dans le cœur de notre ami, Monsieur Cristal.

Les semaines et les mois qui suivirent furent les plus misérables que Monsieur Cristal ait jamais connus. Il pleurait souvent la perte de son ami Maître Soleil. Ce dernier avait dû ériger un immense mur de bois pour protéger son ami de ses rayons afin d'éviter qu'il ne fonde sous ses puissantes émanations de chaleur.

Maître Soleil venait régulièrement frapper sur le bois du mur : toc, toc, toc afin de prendre des nouvelles de Monsieur Cristal.

– Comment ça va ? s'enquérail-il.

Je suis si misérable, je n'ennule de toi, et du temps où nous parcourions les forêts bras dessus bras dessous.  
Je sais tout cela, et toi, tu dois réaliser que tu ne peux rester dans ma présence, autrement c'est la mort pour toi, tu vas fondre!  
Je le sais, mais il faut trouver une solution, je ne peux pas vivre sans ton amitié.  
J'ai un plan, murmura Maître Soleil en se retirant.

Le temps passa, tout était maussade. La tristesse s'était répandue même sur les oiseaux du ciel dont les mélodies sur les fleurs des champs qui avaient perdu leurs somptueuses couleurs.

Un matin, Maître Soleil se présenta devant le mur et commença à frapper pour attirer l'attention de Monsieur Cristal : toc, toc, toc.

- J'ai la solution, annonça-t-il d'un ton très calme.
- Tu as la so-so-solution ? bégaya Monsieur Cristal qui ne l'entendait.
- Écoute, je vais te donner mon fils bien aimé. C'est un morceau de cristal qu'à un soleil. La lumière et la chaleur de ses rayons sont trop faibles pour te faire fondre. Tu vois comment se débarrasser de cet orgueil qui a soufflé sur ta flamme.
- Oh merci, merci!

Monsieur Cristal tomba à genoux et pleura à chaudes larmes.



Il était une fois un jardinier de très grand renom. Il était connu dans le monde entier, non pas pour son potager aux produits abondants et savoureux, ni pour ses fleurs odorantes et d'une grande variété, mais pour son élevage de vers de terre et de lombrics.

Il avait un amour spécial pour ses vers, il connaissait chacun d'eux. Aussi étrange que cela puisse paraître, il donnait un nom à chacun : il y avait Lebrun, à cause de sa couleur un peu plus foncée que les autres. Il y avait Lecourt, un peu plus petit que les autres. Il y avait Cachotier, toujours à l'abri d'une motte de terre; Explo, diminutif pour explorateur, un petit ver qui n'avait pas froid aux yeux et qui était toujours prêt à aller plus loin. Chacun avait un nom et pourtant, il y en avait des centaines et des centaines.

Les débuts de l'élevage de notre jardinier n'avaient pas été sans difficulté.

Sur le terrain d'à côté, des

industriels sans scrupules s'étaient installés. Avec l'aide des tribunaux, le jardinier avait réussi à les déloger, mais ils avaient laissé derrière eux des déchets radioactifs enfouis dans des cuves, plus ou moins étanches, au fond de la terre. Pour protéger ses chers vers et éviter tout empoisonnement, le jardinier avait pris soin d'installer dans la terre une palissade de douze pieds de haut entre les deux terrains, six pieds sous terre et six pieds au-dessus de la terre.



Après ces épreuves du début, la vie avait repris son cours et l'élevage était poursuivi. Le jardinier était aidé par son fils qui éprouvait à travailler avec son père. Les affaires prospéraient et les vers étaient connus dans le monde entier.

Mais un matin, le jardinier découvrit sur le lombric Explo, des marques grises qu'il n'avait jamais remarquées auparavant. En observant bien le ver, il nota qu'il avançait plus lentement que d'habitude. Il resta attentif et plus tard dans la journée, son regard se porta sur Curieux et tous ceux de sa famille. Ces vers présentaient les mêmes symptômes que ceux d'Explo. Quelle étrange maladie avait frappé les jours suivants quand il découvrit que des dizaines de vers étaient malades. Une semaine après le triste matin, il trouva les premiers cadavres : des vers tout recroquevillés et déformés.

En regardant son terrain, il observa que les vers qui semblaient plus malades étaient près de la palissade. Une interrogation germa dans son esprit : se pouvait-il

avait un fils qu'il chérissait beaucoup. Lors d'une guerre, les ennemis avaient assiégé la bourgade. Un siège implacable s'étendit sur plus de trois mois. Aucune nourriture ne pouvait parvenir à l'intérieur du village. Les habitants allaient mourir de faim. Le chef de l'armée promettait de lever le siège à condition que le roi livre son propre fils. Le roi, pour l'amour de son peuple, accepta cette offre. Son fils en paya le prix avec sa vie. On raconte que le monarque, affligé par la mort de son enfant, avait pleuré si longtemps qu'une chute d'eau s'était formée en amont de la rivière.

Cette chute d'eau se situait à trois kilomètres du village. Ludovic la connaissait très bien. Ici, tous les habitants l'appelaient simplement : la chute.



Un grand espoir envahit le cœur du jeune garçon : la solution était là. S'il avait bien compris, il fallait se diriger vers la cascade, sans les masques, sans les capes, traverser la chute et alors ces vilaines bosses disparaîtraient. Ludovic ressentit une forte conviction dans son cœur. Il n'eut pas la patience d'attendre le lendemain. L'après-midi même, il demanda à rencontrer le chef du village. Monsieur Alfred, bien assis à son bureau, n'était pas surpris que l'on vienne lui proposer une solution pour le problème. Depuis qu'il

était chef, il en avait vu défiler des individus qui venaient lui proposer le remède miracle pour enlever les bosses. Rempli de doutes, il attendit l'explication du jeune garçon.

Qu'est-ce que ce gamin avait à lui apprendre ? Ludovic avait du mal à rester calme, mais il parvint quand-même à expliquer à monsieur Alfred ce qu'il venait de découvrir.

Quoi ! se promener sans nos masques et aller prendre une douche sous la chute ! mais quelle drôle d'idée... Le chef de la ville n'aimait pas, mais pas du tout, cette proposition. Il fit sortir Ludovic en le traitant de petit vaurien rêveur.

Quel imbécile pensa le jeune garçon, tant pis pour lui s'il re  
bosse lui poussa sur le front ! Ah non ! pensa-t-il. Déterminé  
voir ses parents, ses amis et ses proches, tous ceux qui étaient  
Alors se forma dans le village, un cortège de bossus. Tous ces  
paroles de Ludovic étaient vêtus de vêtements ordinaires. L  
découvert. On voyait des bosses partout, on voyait des me  
déformés. C'était un spectacle grotesque et étrange. Mais l  
voir tous leurs yeux remplis de larmes.

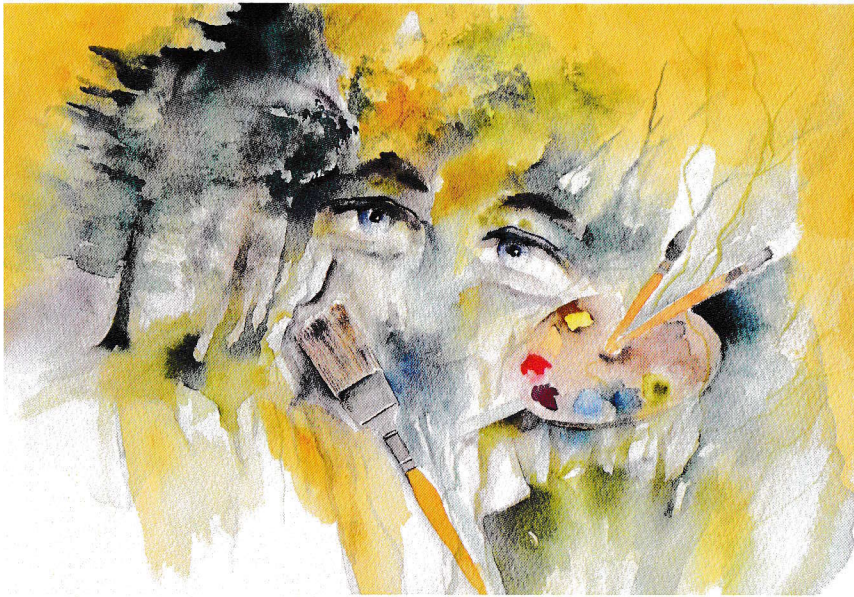
Ludovic marchait en tête. Arrivé au pied de la chute, le co  
le bruit de la chute remplissait l'air. Ludovic répéta douce  
et traverser les larmes du Père. Il revit, comme en accélér  
qui avaient produit ses déformations, chaque fois qu'il av  
jusqu'à la dernière fois, l'après-midi même, quand il av  
chef du village. Ses larmes coulaient sans retenue, sa vue  
qu'il s'avança à travers la chute.

Il ressortit de l'autre côté,  
différent, un nouveau Ludovic,  
sans aucune déformation, sans  
aucune protubérance, sans la  
moindre petite bosse. Un grand  
cri de joie et de victoire monta  
jusqu'au ciel. L'un après l'autre,  
chaque habitant formant le  
cortège, traversa la chute et goûta  
à cette délivrance.

Les jours qui suivirent, Monsieur  
Alfred constata la transformation  
chez plusieurs citoyens du village,  
mais il était beaucoup trop  
orgueilleux pour se dévêtir et laisser voir les déform  
Alors de nuit, et tout déguisé, il courut à la chute.  
être délivré des bosses. Malheureusement pour lui,  
presque, car une autre bosse avait poussé sur son c  
qui lui avait raconté des bêtises remplissait ses pen

Il était une fois un tableau, un tableau si grand qu'il est difficile de l'imaginer entier dans les livres d'histoire.

La toile, encore immaculée, était tendue sur un immense cadre de bois, prête à recevoir les coups de pinceau de l'artiste. Le peintre la contemplait de ses yeux brillants. Ses pupilles voyageaient sur la toile, s'attardaient sur un angle, se déplaçaient en diagonale, revenaient au centre et reprenaient leur valse de plus belle. C'était fascinant de suivre ce regard. Rien que dans ses yeux on pouvait deviner le chef d'œuvre qui se préparait.



Puis le peintre saisit d'une main un pinceau plat, et de l'autre, sa palette de couleurs et, poussé par une force créatrice surnaturelle, débuta son œuvre.

Par touches délicates il déposa du bleu indigo, du bleu ciel, du rouge de cadmium foncé, du gris de Payne, et du jaune d'or. Puis le large

pinceau, comme animé d'un esprit, se mit à couvrir la toile en étirant la peinture. L'artiste plongeait à nouveau dans les mêmes couleurs sur sa palette : bleu, jaune, rouge, gris. Il rajouta du blanc arctique. Les couleurs se mêlaient et donnaient naissance à d'autres couleurs, d'autres nuances d'ocre, de beige, d'écru. Bientôt surgit du tableau une clarté, un éclat doux et lumineux.

Le fond était posé, le peintre sourit, satisfait.

Il s'empara d'un pinceau fin et traça quelques silhouettes. Dès les premiers coups de pinceau, les plantes, les arbres commencèrent à prendre vie.

Les ombres tracées dans la gauche du tableau laissaient déjà la silhouette majestueuse des cèdres du Liban. Sur la droite, un coteau se dessinait. Le pinceau poursuivait son chemin, le coteau commençait à courir une vigne.

Le pinceau roulait sous les doigts de l'artiste. Bientôt à l'horizon, les troncs massifs prirent forme.

Chaque geste était précis, sans précipitation, mais sans hésitation. L'artiste ne cessait de travailler que lorsque la toile était terminée.

Au pied d'un mur de pierres, un bouquet d'hysopes poussait. Le pinceau agile du maître. Les fleurs d'un bleu céleste s'ouvraient. Le peintre poursuivait son œuvre. Des fougères se dressaient de grands chênes. En quelques coups de pinceau ample, il agrémenta ses berges de quenouilles. Les roseaux aux tiges tenaient bien droits et contemplaient toute la création. Le peintre sembla hésiter un instant.

Puis il s'appliqua à tracer, au bas du tableau, des plantules, des boutons floraux d'un vert pâle. Par petites touches il rajouta des passiflores en différents endroits de la toile. On aurait dit un chemin de fleurs de la passion jusqu'aux cèdres du Liban.

L'artiste prit un pas de recul et contempla son œuvre dans toute son étendue. Il poussa un soupir révélant une telle satisfaction. Le tableau était impressionnant de vérité, une parfaite imitation de l'œuvre, les couleurs étaient plus vraies que nature. L'artiste ne pouvait s'échapper de la peinture. En regardant les cèdres du Liban, la résineuse le saisissait, l'hysope laissait échapper des parfums. D'autres senteurs venaient réveiller les sens comme la vigne, et dans toute cette symphonie d'odeurs, on pouvait sentir le parfum délicat et discret des violettes en bas du tableau. L'artiste ferma les yeux, comblé par le sentiment d'accomplissement et de repos.